

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 27

Artikel: Chers maris
Autor: F.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vieille expérience : un bellettrien, sache-le, c'est fidèle, c'est dévoué, c'est gentil, c'est varié surtout... ça comprend tout. Et puis... c'est toujours vert ! Il ne faut pourtant pas le leur redire, ils pourraient trop bien le croire. Quoi qu'il en soit, ces bellettriers sont la fleur des maris. J'en suis si convaincue que je ne crains pas d'affirmer qu'il y aurait beaucoup moins de ménages malheureux et d'aimables petites femmes qui s'ennuient, s'il y avait pour les générations nouvelles, nos nièces et nos filles, plus de bellettriers à marier, car, — entre nous soit dit, — c'est d'eux dont on pourrait dire qu'ils ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur. C'est te dire, ma chère nièce, que ta vieille tante, toujours bellettrienne dans l'âme, malgré ses coquins de cheveux blancs, te félicite du fond du cœur et t'embrasse comme elle t'aime.

Le professeur X. : Oui, charmante race que celle de ces bellettriers avec leurs rubans couleurs de betterave et d'épinard. Ils auraient cependant tout à gagner s'ils fréquentaient un peu mieux mes cours.

Un vieux capitaine-instructeur : Bellettriers ! Crâne troupe ! Ne se gargarisent pas la bouche avec le mot de patrie, mais l'aiment du fond du cœur. Se feront tuer jusqu'au dernier pour elle. C'est moi qui vous le dis. Au bivouac, en marche, par le soleil, par la pluie, — je les ai vus, — ne grognent jamais ; sont toujours « loustics » ! J'aime ça, moi ! Intelligents, gentils camarades, bons soldats ! Blague dans le coin, chanteront même sous les sifflets de la mitraille !... Vous verrez ça !... Aussi quand, en hiver, je les vois défilier avec leur drapeau sous ma fenêtre et qu'ils me lancent leurs saluts, en feu de salve, ma parole ! je me sens venir une petite larme à l'œil ; je tire ma casquette et, mille millions de baïonnettes ! je voudrais commander à tous ceux qui les regardent passer devant leurs boutiques : « Garde à vous ! pékins ! Voici l'espoir du pays ! Devant ce drapeau, attention ! Présentez armes ! »

Miss Leila, Anglaise (extrait de son journal) : J'ai voyagé aujourd'hui en wagon, de Neuchâtel à Rolle, avec beaucoup d'étudiants qui portaient de longues cornes ornées de bouquets, de grandes écharpes et un ou deux de très hautes bottines. Presque tous avaient sur la tête une toute petite chose rouge et verte avec une croix blanche dessus. Ils babillaient de tout très gaîment. « Physicalement » et « spirituellement », ils m'ont beaucoup plu. En latin, ils se sont mis à chanter une très joyeuse litanie, qui certainement n'a pas été écrite par un père de l'Eglise. Un verset disait : « *Vivant omnes virgines, — faciles formosæ !* » etc. Pendant qu'ils chantaient ces paroles, un très beau garçon m'a regardée au fond des yeux avec un air tout à fait intéressant. Moi, j'ai regardé aussi assez longtemps. Jolie société ! Etudiants aimables, pas *stioipide* du tout, très instruits. Seraient en vérité tout à fait *gentlemen*, s'ils avaient été en Angleterre.

Un rentier millionnaire (qui a réussi dans les sucres) : Belles-Lettres ! Société de rêveurs ignorant absolument le sens de la cote et manquant totalement du génie des affaires. Tous les membres de

cette association, — dont l'utilité m'échappe, — sont, je veux bien le croire, d'estimables jeunes gens, mais qui ont le plus grand des défauts : celui de n'avoir pas le sou... Dans leur absence de sens pratique, avec leur habitude ridicule de vivre dans les nuages, ils s'imaginent naïvement qu'on fait vivre un peuple avec de la littérature et qu'on élève une famille avec des strophes de Victor Hugo. L'état déplorable des affaires entreprises par cette société, sans garantie, la baisse de ses actions, se traduit et se constate soit dans des strophes plaintives innombrables (« Le dieu du vide a découvert ma piste ! — Est-on heureux quand on n'a plus un sou !... », etc.), soit dans des post-scriptum épistolaires significatifs, soit enfin dans une absence totale de crédit à la Bourse... Somme toute, les jeunes gens *gagneraient à tous égards à avoir un peu moins d'esprit et un peu plus de capitaux !...

(La fin au prochain numéro.)

CHERS MARIS

Sous ce titre, une dame de Lausanne, qui ne signe que par ses initiales, nous adresse les lignes suivantes, dans un moment de mauvaise humeur :

Monsieur,

Je me promenais dimanche dernier dans la campagne, avec deux amies. Nos chères moitiés masculines avaient bien voulu faire le sacrifice de nous accompagner. Pendant que nous prenions un rafraîchissement dans une petite auberge de village, mon mari, qui est abonné au *Conteur* — je vous prie de croire que ce n'est pas moi — eut l'amabilité de tirer cette feuille de sa poche pour nous lire une méchante boutade sur les femmes.

Nous de récriminer, et nos chers maris d'applaudir, cela va sans dire. Dans leur opinion, la femme est un être faible, qui doit occuper le second rang dans la société et dont le rôle est d'être constamment dévouée et soumise.

Naturellement, qui dit l'homme !... a tout dit.

Inclinons-nous, chères sœurs !...

Eh bien, non ! nous ne nous inclinons pas ! Est-ce peut être, messieurs, parce que vous portez barbe au menton, parce que vous vous donnez de grands airs, parce que vous faites sonner les talons de vos bottes sur le pavé, et que nombre d'entre vous peuvent consommer journellement et sans sourciller une quantité de verres de vin et de chopes de bière, alors que nos goûts simples se contentent d'un verre d'eau, que vous pensez nous en imposer ?...

Est-ce peut-être encore parce que vous faites quelquefois au soldat et prenez l'attitude de héros, tout en tremblant dans vos culottes en songeant à l'éventualité d'une guerre, que nous devons vous craindre et vous admirer ?...

Non, désabusez-vous, messieurs. Aujourd'hui, la femme s'instruit, réfléchit et juge sainement.

Hé quoi ! c'est cet être qui se fait dorloter par son épouse au plus petit bobo, qui geint à faire trembler les vitres lorsqu'une dent cariée le fait un peu souffrir, et qui n'a pas le courage de la faire

arracher; c'est cet être qui, à la moindre indisposition, exige que sa femme ne s'éloigne pas d'une semelle, qu'elle reste là au pied du lit de monsieur, qui crie à chaque instant à la tisane, aux cataplasmes et autres émollients; c'est cet être, dis-je, qu'on appelle le roi de la création!

Miséricorde!!

Ah! certes, si quelqu'un a choisi le beau côté de la vie, c'est bien l'homme.

Comment se conduit un mari, au temps où nous vivons? voyons un peu l'emploi de ses journées. Il est également partout, aux affaires, dans la rue, sur la place publique, au café, à la brasserie, au cercle, excepté dans notre intérieur. Le soir même, il ne peut s'empêcher de désertier le logis. Il semble que la maison va lui tomber dessus; elle lui fait l'effet d'une prison, d'où il cherche constamment à s'évader.

Le mariage lui-même n'interrompt que pour une très courte durée ce genre d'existence. Pendant les premiers mois, le nouveau marié est l'être le plus casanier que l'on puisse rêver; il adore son *home*, son cher et doux nid. Il s'y terre comme un lapin dans un trou et n'en sort que pour aller au travail. Si un ami le rencontre et lui marque sa surprise de le voir trop rarement, il répond: « C'est fini maintenant! Je suis marié! Je ne sors plus le soir! » Il ne parle plus que de son ménage, de sa maison, de son intérieur....

Puis, un beau soir, voilà que notre homme ressent tout à coup les symptômes d'une douloureuse nostalgie, de la nostalgie du bruit, du mouvement, de la liberté, de la distraction, du cigare, de la pipe, de la tasse, du tapis vert, du laisser-aller et de l'abandon, en somme, de la vie extérieure. « Je n'ai pas pu mettre la main sur un tel, dit-il à sa jeune femme, il faut absolument que je le voie ce soir, pour terminer une affaire importante. »

La jeune femme comprend, mais se tait.

Et dès lors, ce mari modèle de quelques semaines reprend de plus belle ses chères habitudes, et croit être encore très aimable envers sa femme en voulant bien rentrer chez lui à l'heure des repas.

Voilà l'homme d'aujourd'hui!

Ne feriez-vous pas mieux, messieurs, après les affaires, après le travail et les tracasseries du jour, de vous redonner un peu à vos femmes, à vos enfants qui vous aiment, dans cette atmosphère reposante et salubre de la famille?... Mais non, vous trouveriez cela trop fade, trop monotone, n'est-ce pas, chers maris?

Cela dit, monsieur le rédacteur, je vous prie d'agréer les civilités d'une de celles pour lesquelles vous avez toujours fait preuve de tant d'amabilité.

F. S.

La dama et lo dzudzo.

La dama à monsu étai crouie. Le ne gardavè jamé 'na serveinta mé de dou iadzo quieinzè dzo, justo lo teimps de lài bailli son condzi. Lo pourro monsu, qu'étai la pâta dâo bon Dieu, n'étai pas adé à noce non plie, kâ n'ousavè pas lài cresenâ, et coumeint l'étai la pernetta que portavè lè tsaussès, lo pourro

diablio étai d'obedzi de derè: amein! à tot cein que passavè pè la teta à sa sorcière de fenna.

On dzo que clia bougressa étai ein bizebille avoué sa serveinta, la serveinta se rebiffâ tant bin que cliaò duè fémallès ein vegniront à se vouegni et à se grafogni, se bin que la dama portâ pleinte tsi lo dzudzo de pé. Ma fâi, coumeint lo dzudzo la cognessâ po être onna metcheinta brequa et molèjà po se serveintès, la reçut pas tant bin et la remâofâ on bocon, que la dama ein fut furieusa, et que la teta lài canfaravè dâo tant que l'étai ein colère. Assebin, l'arâi faillu l'ourè quand le reveint à l'hotò, coumeint diabe le teimpétavè après cé pourro dzudzo que le traitavè de vilhio sindzo, que la serveinta qu'avâi tot cein oïu n'eut rein de pe pressâ de l'allâ vito redipettâ ao dzudzo.

Tot parâi, lò dzudzo dut fère on enquête rappoo à la pleinte de la dama, et se trovâ que la serveinta avâi ti lè too, que lo dzudzo fut d'obedzi de la condanâ.

La dama, tota foula de dzouïo, quand l'out cein, étai prâo po châtâ ao cou dâo dzudzo, kâ l'étiont quie ein comparuchon à son bureau, et le lài fe, quand la serveinta fut lavi:

— Eh! monsu lo dzudzo, vo remacho mliè iadzo dâo serviço que vo m'âi fé ein condaneint clia miserablia serveinta, et séyi su que vo z'ein sé bon grâ.

— Oh! repond lo dzudzo, qu'avâi adé onna deint contrè la dama, rappoo âi z'einsurtès que la serveinta lài avâi redzapettâ, n'ia pas fauta de tant mè remachâ, kâ n'é fé què mon devâi, et pi d'ailleu, cein ne va te pas cein derè qu'on vilhio sindzo reindè on serviço à 'na vilhie guenon!

La dama, rodze qu'on pavot, eimpognè lo péclliet et tracè frou sein derè: à la revoyance! tandi que lo dzudzo, conteint de s'être reveindzi, rizâi dein sa barba, ein se peinsèint: Te l'as, ora, vilhie toutou, ton vilhio sindzo!

LA QUITTANCE DE LOYER.

III

— Mademoiselle, dit Edmond, après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui, je viens de la part de ma tante...

— Je sais, monsieur, fit Mlle Rose un peu troublée. C'est, en effet, le huit, aujourd'hui... Vous venez m'apporter ma quittance?...

— Oui, mademoiselle... Je vous la présente trop tôt, peut-être? poursuivit Edmond, qui ne prévoyait que trop la réponse de la jeune fille.

— Mon Dieu, monsieur, reprit Mlle Rose, en torturant ses jolis doigts avec une sorte de crispation nerveuse qui traduisait son embarras, si vous vouliez être assez aimable pour revenir ce soir?... ou pour laisser la quittance chez la concierge? s'empressa-t-elle d'ajouter, comme si elle eût craint qu'Edmond ne vit dans sa première proposition une avance déplacée.

— Mademoiselle, je ferai comme il vous plaira, répondit Edmond avec affabilité... Ma tante est toute disposée à vous accorder du temps...

Et il pensa:

— Oh! mon Dieu! si elle m'entendait!...

Ils étaient tous les deux debout au milieu de la chambre; la porte était close; Edmond roulait sa feuille de papier, et la jeune fille torturait toujours ses jolis doigts roses, en baissant timidement les yeux.